

*Discours prononcé au Banquet du Centenaire, par M. Charles Georges Picot, président de la Société de Commeny-Fourchambault et Decazeville.*

Tout a été dit ce matin devant la statue du duc Decazes sur les difficultés techniques de la métallurgie dans cette région et sur les sacrifices qu'il a fallu consentir pendant de longues années pour maintenir la vie des établissements et pour leur permettre d'atteindre des périodes de prospérité malheureusement passagère. Il est juste de fêter aujourd'hui ce siècle d'efforts parce qu'il a débuté avec une audace qui paraît maintenant incroyable et se poursuit avec une foi dans le succès, une volonté de conserver aux populations groupées autour des établissements métallurgiques le travail qu'on leur avait apporté, qui justifie la reconnaissance de ces populations.

Les capitalistes que le duc Decazes et Cabrol avaient réunis ne se sont pas laissés terrasser par l'insuffisance du capital initial, par la perte d'une partie de ce capital, par les difficultés de toutes sortes qui allaient empêcher d'attribuer aucune rémunération au capital pendant quatorze ans. Ils ont su mettre toute leur influence sociale au service de cette région, se porter caution vis-à-vis de leurs amis, auxquels ils ont fait partager leurs espoirs et attirer ainsi de nouveaux capitaux sans lesquels des procédés inconnus en France n'auraient jamais été mis au point.

Les hommes dont nous célébrons la mémoire, Decazes et Cabrol, leurs associés et leurs successeurs immédiats auraient pu se borner à placer leur fortune en rentes sur l'Etat qui leur auraient donné un revenu de 5 à 6 p. 100 sans aucun effort et sans aucun souci. Mais ils ont préféré créer des richesses nouvelles, créer du travail pour plusieurs milliers d'ouvriers et lutter pendant soixante-cinq ans pour maintenir ce travail à travers de longues périodes déficitaires.

Quelle rémunération des actionnaires ont-ils reçu pour ces services rendus au pays ?

De 1826 à 1865, en trente-neuf ans, la compagnie des houillères et fonderies de l'Aveyron n'a pu donner à son capital qu'une rémunération de 1,50 p. 100 au lieu de 5 à 6 p. 100 qu'il aurait reçu s'il avait été placé en rentes. Et de 1868 à 1891, en vingt-trois ans, la société nouvelle des houillères et fonderies de l'Aveyron n'a réparti en moyenne à son capital que 3,54 p. 100. Il faut reconnaître que pendant ces soixante-cinq années ces capitalistes n'ont cessé de sacrifier leurs intérêts personnels pour conserver à cette région un travail régulier. L'esprit qui les animait se reconnaît d'ailleurs à deux faits.

Le 30 juillet 1832, alors que depuis six ans la Compagnie des houillères et fonderies de l'Aveyron ne faisait que lutter avec des difficultés chaque jour renaissantes, aucun profit n'avait encore été réalisé, une caisse de secours fut créée assurant gratuitement aux participants, en cas de maladie, la visite du médecin et les médicaments, ainsi qu'une allocation représentant à peu près le salaire journalier tant qu'ils ne seront pas en état de travailler. La même année, une école primaire était ouverte par la Compagnie. Si l'on songe qu'il y avait alors en France 11.400 communes dépourvues d'écoles primaires, on voit combien les habitants de ce pays, qui n'avait pas encore de communes, étaient favorisés.

On sentait que chez les dirigeants de la Compagnie le souci des intérêts personnels et des intérêts matériels était primé par des préoccupations d'ordre moral. Aussi, combien était grand le crédit que de tels hommes

pouvaient mettre au service de notre région. On le vit bien en 1848. Après le coup de foudre du 24 février, les travaux publics furent suspendus et le crédit anéanti. L'argent manqua. Il n'y avait plus de commandes et il fut un instant question d'arrêter les travaux de l'usine. M. Cabrol résista à cette cruelle extrémité. Il s'entendit avec le commerce de Decazeville, de Rodez, de Villefranche, etc... Il engagea sa fortune personnelle et fit pour plus d'un million de bons de cinq francs, les garantit par sa signature, les fit garantir par le duc Decazes, continua les travaux et paya tout son monde avec ces bons qui furent acceptés partout comme monnaie courante.

La situation fut ainsi sauvée.

Personne n'est mieux placé que les dirigeants de notre société pour apprécier le mérite des premiers pionniers qui ont lutté ici pendant trente-six ans. Ils sont aux prises avec quelques-unes des difficultés que ces précurseurs ont connues aggravées par une concurrence que la création des chemins de fer a accrue.

Comme Decazes et Cabrol, ils ont la volonté de faire tout ce qui dépend d'eux pour maintenir en activité les établissements industriels qui font la prospérité de ce pays. Ils y seront puissamment aidés s'ils trouvent chez tous ceux qui peuvent y collaborer le même désir d'union qui les anime.

Ils voient dans la fête d'aujourd'hui une manifestation de ce sentiment de solidarité. C'est pourquoi, au nom du conseil de la Société de Comentry, Fourchambault et Decazeville, je remercie la municipalité de son initiative et je fais des vœux pour que le second siècle réussisse, comme le premier, à conserver et à développer la vitalité des industries de notre région.

---